

Famille du média : **PQN**
(Quotidiens nationaux)
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **2416000**
Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **03 juin 2022 P.6-6**
Journalistes : **RAPHAËLLE**
LEYRIS
Nombre de mots : **1072**

Histoire d'un livre

Gayl Jones sort du bois

« Corregidora », premier roman de cette grande écrivaine afro-américaine, paraît en France avec cinquante ans de retard. Un effet de sa vie tumultueuse ?



La future écrivaine Gayl Jones, étudiante, en 1971. WIKIPÉDIA

RAPHAËLLE LEYRIS

Près de cinquante ans après sa publication aux Etats-Unis, *Corregidora*, de Gayl Jones, s'avance dans les librairies françaises escorté par les dithyrambes des plus grands. « *Personne, plus jamais, n'écrira de la même façon sur les femmes noires après ce roman* » (Toni Morrison); « *Corregidora est le portrait le plus brutalement honnête de ce qui a animé, et anime encore, l'âme des hommes et des femmes noirs* » (James Baldwin); « *Gayl Jones a créé un conte aussi américain que le mont Rushmore et aussi trouble que les marais de Floride* » (Maya Angelou); « *Gayl Jones est un mouvement littéraire à elle seule* » (Richard Ford). En France, un seul de ses romans, *Meurtrière*, avait été publié, en 1977, aux Editions des femmes. Comment expliquer une telle distorsion entre l'importance que lui reconnaissent ses plus éminents confrères et consœurs – ainsi que les universités américaines où son œuvre est étudiée – et les décennies qu'il aura fallu attendre pour voir traduit son premier roman, histoire, située à la fin des années 1940, d'une chanteuse du Kentucky, descendante d'une lignée de fem-

mes esclaves au Brésil, hantée par leurs récits ?

Juliette Ponce n'en avait pas entendu parler jusqu'à l'automne 2019. Alors installée à Londres, et éditrice de littérature étrangère pour Buchet-Chastel, elle remarque en librairie la couverture orange coiffant la réédition de *Corregidora* que propose Virago Modern Classics. Un an plus tard, de retour en France, elle se voit

Quand Gayl Jones fait lire le manuscrit de « *Corregidora* », Toni Morrison est éberluée : « Elle avait écrit une histoire qui disait l'indicible », racontera-t-elle plus tard

proposer par le groupe Bourgois (Christian Bourgois, En exergue, Matin calme, Globe) de monter sa maison. Ainsi naît Dalva, vouée à ne publier que des écrivaines. « *Très vite, il m'a semblé essentiel de proposer dans ce catalogue des espèces de classiques inconnus.* » L'éditrice repense à *Corregidora*, se procure le texte, et connaît, en le lisant, un « choc total » face à « *sa puissance et sa rudesse* ». Une rapide recherche sur Internet lui fait découvrir le destin de l'autrice.

Née à Lexington (Kentucky) en 1949, au sein d'une famille modeste et férue de récits – sa grand-mère écrivait des pièces pour la paroisse, sa mère, des nouvelles à destination de ses enfants –, Gayl Jones étudie l'écriture créative à l'université Brown (Rhode Island) quand l'un de ses professeurs la présente à Toni Morrison (1931-2019). La future Prix Nobel n'a alors publié qu'un roman, *L'Œil le plus bleu* (Robert Laffont, 1971) et travaille comme éditrice chez Random House. Quand Gayl Jones lui fait lire le manuscrit de *Corregidora*, son premier roman, Morrison est éberluée : « J'étais si profondément impressionnée, racontera-t-elle plus tard, que je n'ai pas eu le temps d'être jalouse du fait qu'elle n'avait que 24 ans, qu'elle en savait autant et le savait si bien. Elle avait écrit une histoire qui disait l'indicible. » *Corregidora* paraît en 1975, ployant sous les éloges.

La jeune écrivaine continue de publier – un roman (*Meurtrière*, en 1976), des nouvelles (*White Rat*, 1977), des poèmes (*The Hermit-Woman*, 1983) – cependant qu'elle enseigne à l'université du Michigan. Elle s'est mariée avec Robert Higgins, qui se proclame son agent, entraînant la rupture de Gayl Jones avec Toni Morrison. En 1983, lors d'un rassemblement pour les droits des homosexuels,

il prend à partie les manifestants, condamnant les gays en assurant être Dieu... Après une altercation, il brandit un fusil de chasse. Cela lui vaut une arrestation, et des poursuites pour « agression dans le but d'intimider ». Il sera condamné à quatre ans de prison, par contumace : Robert Higgins et Gayl Jones ont quitté les États-Unis. Ils passent les cinq années suivantes en Europe avant de revenir aux États-Unis discrètement (Robert Higgins se faisant désormais appeler Robert Jones) en 1988. Dix ans plus tard, alors que Gayl Jones publie son premier roman aux États-Unis depuis deux décennies, *The Healing*,

et que son époux harcèle des agents du gouvernement, accusant d'assassinat l'hôpital où sa belle-mère est morte d'un cancer en 1996, la police découvre que Robert Jones est Robert Higgins et se présente au domicile du couple, à Lexington, munie d'un mandat l'autorisant à renvoyer le condamné par contumace dans le Michigan. Le couple menace de se suicider. Gayl Jones est maîtrisée ; Higgins meurt en se tranchant la gorge.

Jones disparaît de nouveau de la scène publique, y compris quand paraît, l'année suivante, son roman *Mosquito*. Ce n'est qu'en 2021 qu'elle publie un nouveau roman, *Palmares*, sur lequel elle travaille depuis la fin des années 1970. Fort bien reçu par la critique américaine, *Palmares* se retrouve finaliste (malheureux) du prix Pulitzer 2022. Juliette Ponce a acheté les droits de ce texte « monumental », qu'elle espère voir traduit par Madeleine Nasalik, qui a œuvré, armée de son « appréhension très fine du rythme de la phrase », pour *Corregidora*. « Ce sera au mieux pour 2024 », prévient l'éditrice, qui a entre-temps reçu d'autres manuscrits récents de Gayl Jones – avec laquelle elle n'a eu aucun contact. « Elle doit être dans une période extrêmement prolifique », commente-t-elle. Il est vrai que l'écrivaine, ce spectre qui hante la littérature américaine, n'a que 72 ans. ■

EXTRAIT

« J'aspirais à une mélodie capable de me toucher, de toucher ma vie et leur vie à eux. Une complainte portugaise, mais pas tout à fait un fado. La complainte d'un monde naissant. Marquée du sceau d'un monde à peine éclos. J'ai pensé à la fille qui devait coucher avec son maître et avec la femme du maître. A son père, nul autre que le maître. Nul autre que le père de sa fille. Que le père de la fille qu'avait eue sa fille. Sur combien de générations ? Des jours semblables à des feuillets hystériques. Leur survie conditionnée à une hystérie réprimée. Elle avait donné le jour à sa fille, fécondée par la semence de son propre père. Combien de générations livrées à ses fantasmes sexuels ? Des maris, des planteurs. Et toi, avec ta figure couleur grain de café, quel rôle jouais-tu ? On t'a sacrifiée. »

CORREGIDORA, PAGE 83

Famille du média : **PQN**
(Quotidiens nationaux)
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **2416000**
Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **03 juin 2022 P.6**
Journalistes : **R. L.**
Nombre de mots : **262**

La mémoire du corps



TOUT EST MÊLÉ, DANS CORREGIDORA. Les époques, les histoires, les formes prises par la violence, les sentiments – l'amour et la haine

avancent main dans la main, indiscernables l'un de l'autre. Les récits des femmes de sa famille sont devenus ceux d'Ursa, ont envahi sa tête, colonisé sa mémoire.

Et quand son mari, jaloux, pousse cette chanteuse de blues du haut d'un escalier, entraînant la perte de l'enfant qu'elle portait puis une

hystérectomie, elle est dévastée par l'impossibilité de faire connaître à une nouvelle génération le souvenir des destins de celles qui furent, dans la plantation brésilienne de Corregidora, les esclaves de cet homme monstrueux et ses maîtresses attirées, en un ahurissant cercle incestueux.

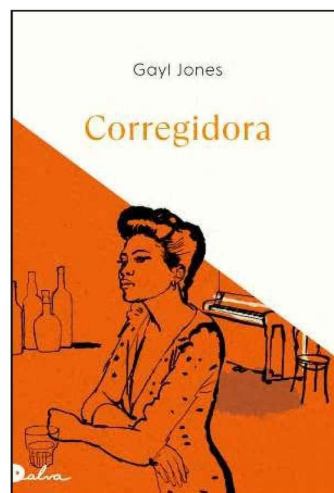
Quarante-sept ans après sa parution originelle, le premier roman de Gayl Jones frappe autant par la liberté de sa forme, sa manière de glisser d'une scène de plain-pied à une conversation, d'un rêve à une réminiscence, que par l'entêtante oralité de sa langue (plus impressionnante dans les passages narratifs que dans les dialogues).

Il sidère surtout par la frontalité avec laquelle il évoque la transmission du traumatisme et la manière dont celui-ci continue de marquer les corps et de contaminer les âmes, d'influer sur les rapports entre parents et enfants, entre hommes et femmes, entre individus. La beauté brutale et douloureuse de *Corregidora* grave ce livre dans la mémoire du lecteur. ■ **R. L.**

CORREGIDORA,
de Gayl Jones,
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Madeleine Nasalik,
Dalva, 256 p., 21 €, numérique 14 €.



ELLE LIVRES



SI VOUS AIMEZ TONI MORRISON, VOUS AIMEREZ GAYL JONES

PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL

« ELLE A CHANGÉ À TOUT JAMAIS LA LITTÉRATURE NOIRE. PUIS ELLE A DISPARU. » En septembre dernier, un long article du « New York Times Magazine » revenait sur le fascinant destin de Gayl Jones. Aux États-Unis, la romancière, au parcours aussi énigmatique que celui de J.D. Salinger, vient de sortir un nouveau roman après vingt-deux ans d'absence. Le moment est donc parfait pour que la France découvre enfin cette écrivaine majeure. En 1975, Toni Morrison, alors éditrice, publia le premier livre de cette autrice inconnue de 25 ans, qui changerait à jamais, prophétisait-elle, la manière « d'écrire sur les femmes noires ».

Et près de cinquante ans plus tard, « Corregidora » a conservé toute sa puissance. D'une voix directe et pulsatile, Ursa, chanteuse de blues dans le Sud américain, y raconte la fin de son mariage avec Mutt, ce mari jaloux, possessif et violent, qu'elle a finalement réussi à quitter après qu'il l'a « jetée du haut des marches », l'envoyant à l'hôpital où une hystérectomie d'urgence la force à s'interroger sur la transmission des blessures familiales. Esclavage, inceste et violence, voilà l'histoire héritée par les aïeules d'Ursa depuis que Corregidora, qui fut leur « maître » au Brésil, a planté en elles le germe du traumatisme. À coups de dialogues qui nous entraînent dans l'atmosphère enfumée des clubs où Ursa monte sur scène chaque soir, et dans une langue brutale qui s'échappe ici et là dans des envolées où résonnent l'amour vrai des mères et celui, frelaté, d'hommes seulement avides de posséder, Gayl Jones s'impose en alter ego du James Baldwin romancier, mais retourne l'histoire pour en présenter le versant femme, vu de l'intérieur. Loin d'être un puits de noirceur, « Corregidora » est un chant de vie, un hymne de blues. Un classique.

« CORREGIDORA », de Gayl Jones, traduit de l'anglais par Madeleine Nasalik (Dalva, 255 p.).



LIVRES DE L'ÉTÉ ROMANS | RÉCITS

CORREGIDORA

ROMAN
GAYL JONES

Une descendante d'esclaves ayant subi la violence incestueuse d'un négrier se souvient... Puissant.

TTTTT

Corregidora... La mémoire est récalcitrante à retenir ce titre, et dans ce rejet pulse celui de générations d'esclaves condamnées à porter ce nom maudit. Toutes ont subi les assauts du même marin portugais, négrier et proxénète venu nuire au Brésil : « À part les femmes, il exploitait pas grand-chose » et répandait sa semence dans le corps de ses filles et petites-filles. Fruit de ces viols incestueux en série, Ursa Corregidora chante le *Devil Blues* en se mordant la lèvre dans un rade du Kentucky. Le Happy Café, un nom pesant, lui aussi, car la vie d'Ursa offre peu d'occasions de sourire. Le roman s'ouvre sur l'indigne rossée que lui passe son mari jaloux, dans l'escalier du bar. La violence conjugale a raison de son utérus et de l'enfant qui s'annonçait. Ainsi que de son mariage. Cette première page suffit pour révéler l'immensité du talent de Gayl Jones, dénichée par Toni Morrison dans les années 1970 : un monologue à l'estomac se déploie, cru, affûté, brutal. Modernité de ton, luminosité de conscience, ce livre déboule dans notre monde contemporain après des décennies d'oubli, comme un cri venu de loin.

Comment cette plume de la littérature noire américaine a-t-elle pu res-

ter si longtemps dans l'angle mort des maisons d'édition françaises ? Magistralement traduite par Madeleine Nasalik, avec un sens de l'ellipse qui absorbe, du rythme qui pilonne, de l'oralité qui alpague, la langue de Gayl Jones emporte tout sur son passage. La voix de son héroïne, une « voix qui sonne dur, elle fait penser à des mains pleines de cals », va chercher au fond de ses entrailles les voix de sa mère et de sa Grand-Mé, lucides, solidaires. Leurs plaintes se chevauchent et se propulsent pour porter stridence et vérité à leur sommet.

— **Marine Landrot**

| Traduit de l'anglais (États-Unis) par Madeleine Nasalik, éd. Dalva, 256 p., 21€.

Le cri de Gayl Jones, déchirant, lumineux, a mis cinquante ans à franchir l'Atlantique.





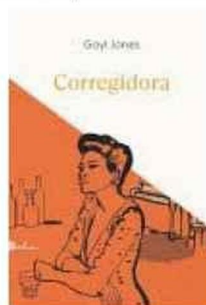
LIVRES

LES MAUX ET LA MÉMOIRE

Toni Morrison considérait *Corregidora*, le premier roman de Gayl Jones, comme une œuvre fondatrice : « *Personne, plus jamais, n'écrira de la même façon sur les femmes noires après ce roman.* » Paru en 1975 aux États-Unis, ce livre culte et sulfureux est traduit pour la première fois en France. L'histoire s'ouvre en 1940 au Kentucky. Ursa Corregidora, chanteuse de blues, est tabassée par son mari jaloux. À l'hôpital, elle apprend qu'on doit lui retirer l'utérus. Ursa avait pourtant promis à sa mère et à sa grand-mère qu'elle transmettrait son histoire à ses enfants, celle d'une petite fille d'esclave hantée par les récits de viol et de torture de ses ancêtres. Comment honorer son devoir de mémoire ? Au fil d'un chant argotique et désespéré, Ursa nous raconte sa quête impossible d'indépendance et d'amour. Personnalité mystérieuse, adulée par James Baldwin ou Maya Angelou, Gayl Jones a aussi suscité des réactions hostiles (Audre Lorde entre autres), en raison du regard parfois désobligeant (courant, à cette époque) de certains de ses personnages sur le désir queer. *Corregidora* est pourtant un livre éprouvant et sublime, qui, comme la voix d'Ursa « *sonne dure, met en compote mais donne envie d'écouter quand même* ». ● **Lauren Malka**

Corregidora, de Gayl Jones, traduit de l'anglais (États-Unis) par Madeleine Nasalik. Éd. Dalva, 270 pages, 21 euros. Sortie le 3 mars.

Palmares, paru en 2021 chez Beacon Press, sera édité chez Dalva en 2023.



Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **1538000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **Du 16 au 22 juin 2022**

P.10

Journalistes : **E.P.**

Nombre de mots : **128**

ÉTRANGER

CORREGIDORA

PAR GAYL JONES, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MADELEINE NASALIK

Dalva, 256 p., 21 euros

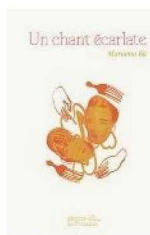
★★★★☆ « *L'important, c'est d'assurer la postérité* », n'ont cessé de lui répéter sa mère et sa grand-mère. Pour léguer leur histoire, la mémoire de l'esclavage et des viols dont elles furent victimes et dont Ursa est le fruit. Mais la lignée s'arrêtera là. Chanteuse de blues métisse dans un cabaret du Kentucky, Ursa a perdu l'enfant qu'elle portait sous les coups de son compagnon et ne pourra plus en avoir. Son sang, elle le transmet autrement. Par les mots. Il y a du Maya Angelou chez Gayl Jones, écrivaine découverte par Toni Morrison. Publié en 1975, « *Corregidora* », son premier roman enfin traduit, explose de violence et de sensualité.

E. P.



Les lettres les avaient oubliées

Trois rééditions bienvenues pour (re)faire connaissance avec ces romancières-poétesses au féminisme aigu et inspirant incompréhensiblement écartées par l'histoire. Par Thomas Jean

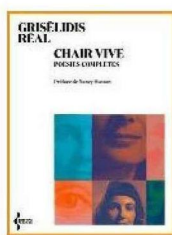


LA PLUS PASSIONNÉE

Un chant écarlate

de Mariama Bâ
Mariama Bâ fit sensation en 1979 quand parut *Une si longue lettre*, son premier roman-manifeste qui pensait la condition féminine du point de vue de la femme africaine. L'auteure et militante

féministe sénégalaise publia ensuite *Un chant écarlate*, fiction implacable qui, sortie l'année de sa mort, en 1981, n'eut jamais droit à une édition française avant 2022. On s'y passionne pour les amours de Mireille, fille de diplomate français, et d'Ousmane, Dakarois de modeste extraction, qui vont ferrailer contre les conservatismes des leurs. Jusqu'à ce que des amertumes émergent – racisme inconscient chez elle, misogynie voilée chez lui. Mêlant style un peu suranné et grande finesse d'analyse, ce chant d'amour et ses dissonances vous serrent le cœur. Éd. Les Prouesses, 22 €.

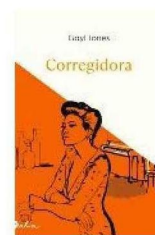


LA PLUS SUBVERSIVE

Chair vive de Grisélidis Réal

On dirait le nom d'une héroïne mythologique. Grisélidis Réal est pourtant un vrai État civil, celui d'une Suissesse née bourgeoise et calviniste en 1929 mais qui s'éleva contre les bienséances. Elle se prostitua pour

nourrir ses enfants, deala, fit de la prison et tira de cette vie romans et vers bravaches, en français et en allemand, où se révèlent des cassures et révoltes. Ses poésies complètes, rassemblées pour la première fois en recueil, brûlent ainsi de toute part – «*Étincelez et transgressez tous les veto / Marchez sur toutes les routes interdites / Piétinez et violez nos défenses maudites*», écrit-elle dans son *Hymne à mes enfants*. Parmi ses plus grandes fans, Nancy Huston, qui signe la truculente préface de l'ouvrage ainsi que *Reine du Réel. Lettre à Grisélidis Réal* (éd. Nil, 16 €). Éd. Seghers, 17 €.



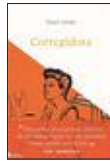
LA PLUS BOUILLONNANTE

Corregidora de Gayl Jones

C'est Toni Morrison, éditrice défricheuse dans sa jeunesse, qui découvrit Gayl Jones en 1975, romancière noire d'alors 26 ans dont le premier opus, *Corregidora*, paraît pour la première fois chez nous. La langue, les ébullitions, la crudité du

texte s'avèrent inoxydables et son héroïne, éternelle. Ursa, blueswoman des cabarets du Kentucky, porte en elle, malgré la puissance qui l'habite et qu'elle chante, toutes les oppressions : un mari jaloux et violent, dont les coups lui font perdre son enfant ; un ancêtre esclavagiste portugais, dont elle porte le patronyme Corregidora, qui violait sa femme, sa fille et bien d'autres. Ursa se livre alors à une guerre intime, entre reconquête de soi, conjuration des malédictions et apprivoisement des fantômes. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Madeleine Nasalik, éd. Dalva, 21 €.



**Corregidora**

★★★★

GAYL JONES

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Madeleine Nasalik

Dalva

254 p., 21 €, ebook 13,99 €

La femme noire et ses propriétaires

Le premier roman de Gayl Jones, enfin traduit, parle autant des femmes que de leurs tortionnaires. Leur nom est « Corregidora ».

PIERRE MAURY

Les parrainages les plus prestigieux ne suffisent pas toujours pour faire traduire un livre. Le premier roman de Gayl Jones, *Corregidora*, a séduit Toni Morrison, qui est devenue son éditrice en 1975 et qui le présentait avec des mots puissants : « Personne, plus jamais, n'écrira de la même façon sur les femmes noires après ce roman. » James Baldwin le considérait comme « le portrait le plus brutalement honnête de ce qui a animé, et anime encore, l'âme des hommes et des femmes noires. » On en passe...

Pourquoi donc a-t-il fallu attendre près d'un demi-siècle pour mettre *Corregidora* sous les yeux des lecteurs francophones ? Avancions une hypothèse : ce livre faisait peur. Trop cru, trop brut, trop violent. Trop vrai pour ne pas être reçu comme un coup de poing douloureux. Et il faut un certain temps pour accepter que la douleur peut être constructive.

Fin 1947, Ursa chante au Happy's, dans le Kentucky, et a épousé Mutt. Celui-ci n'apprécie pas, le mot est faible, que les hommes regardent Ursa. Elle n'a d'ailleurs plus besoin de chanter puisqu'il va subvenir à ses besoins. Pourquoi devrait-elle continuer à se faire tripoter par d'autres ? « Y a personne qui me tripote », répond Ursa. « Si, avec les yeux », conteste le propriétaire jaloux.

C'est bien de cela qu'il est question :

une femme appartient-elle à son mari, celui-ci a-t-il tous les droits sur elle, jusqu'à la blesser gravement sous l'effet combiné de la colère et de l'alcool ? La réponse semble évidente aujourd'hui. Elle allait probablement moins de soi en 1975, quand le roman est paru, et moins encore en 1948, quand Matt bouscule Ursa avec si peu de retenue qu'il faudra, à l'hôpital, lui enlever l'utérus. Elle était enceinte...

Ceci n'est pas un conte enchanté

On oublie Matt – pas tout à fait cependant, car il saura être présent quand il vaudra qu'Ursa se souvienne de lui. Arrive alors, non pas le prince charmant, ceci n'est pas un conte enchanté, mais le propriétaire du Happy's, Tadpole. Il se pose en protecteur, en bienfaiteur. Il n'oublie pas ses intérêts, pas davantage que son désir. Il n'est pas encore marié qu'il est déjà, comme de son bar, propriétaire de la chanteuse. Plus tard, son pouvoir lui donnera des libertés intolé-

rables pour celle qui s'était crue enfin reconnue comme une personne à part entière. Sinon que ça ne fonctionne pas ainsi et que la loi du plus fort s'impose toujours aux plus faibles. Les hommes possèdent les femmes et font passer cette affirmation pour une évidence quand elle a tout d'une tyrannie.

Le roman de Gayl Jones ne parle au fond que de cela, sans interpréter les faits. Imparables, les faits. Inscrits dans une histoire qui englobe celle de l'esclavage. Le titre est le nom d'un Portugais négrier et proxénète. Ursa n'a pas oublié l'histoire que les femmes dont elle est issue lui ont confiée : « Il s'envoyait ses propres putains et s'est constitué son propre cheptel. Les putes baisaient leurs michetons et elles lui rapportaient le pognon qu'elles gagnaient. Ma grand-mère, sa fille à lui, il ne s'est pas privé de la culbuter. »

Les faits sont ce qu'ils sont, Gayl Jones en fait, d'une voix rauque, une fiction plus vraie qu'un témoignage.



Famille du média : **Médias professionnels**
 Périodicité : **Mensuelle**
 Audience : **N.C.**
 Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **Mars 2022 P.4-4**
 Journalistes : -
 Nombre de mots : **123**

Gayl Jones

Corregidora

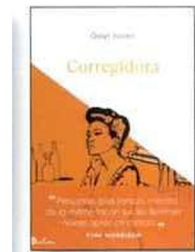
Dalva éditions

Chaque soir dans les cabarets du Kentucky, Ursa monte sur scène et chante du blues, ce qui rend malade de jalousie son mari. Une nuit, il est pris d'une rage folle et devient violent, à tel point qu'Ursa tombe au sol et perd l'enfant qu'elle portait. Il n'y aura personne après elle pour raconter les histoires qui la hantent, les récits transmis, de génération en génération, par les femmes de sa famille. *Corregidora* est un cri de révolte et un chant de liberté, un récit où les femmes soumises aux hommes ont enfin la parole. Un roman qui rappelle l'histoire de l'esclavage. Traduit de l'anglais (États-Unis).

220 pages – parution le 03/03/22

20,50 €

EAN : 9782492596537





CORREGIDORA
GAYL JONES
Éditions Dalva

Roman paru en 1975 aux États-Unis d'une écrivaine afro-américaine remarquée par Toni Morrison, sa traduction permet au public francophone de découvrir enfin *Corregidora*. C'est l'histoire poignante d'Ursa, chanteuse de Blues au Happy Cafe, un club du Kentucky à la fin des 40's. À peine mariée à Mutt, Ursa se cabre et affirme son indépendance, quand elle se voit sommée d'abandonner son métier par un époux jaloux des regards de ses admirateurs. Alcoolisé, Mutt tabasse Ursa un soir à la fin de son tour de chant. Elle perd son fœtus et doit subir une hystérectomie. Plus question pour elle de répondre à l'injonction maternelle d'enfanter à son tour, qu'il lui a été faite afin de continuer à transmettre de mère en fille le récit familial, et empêcher celui-ci de sombrer dans l'oubli. Dès l'âge de 5 ans, Ursa a commencé à écouter sa mère raconter le passé en esclavage de son arrière-grand-mère et de sa fille, toutes deux violées et forcées à tapiner par Corregidora, leur maître cruel et pervers. Ce marin portugais, devenu planteur et propriétaire d'un bordel au Brésil, père maudit de sa grand-mère, fut aussi le géniteur incestueux de la mère d'Ursa. Ces femmes arrivèrent à s'enfuir et à gagner la Louisiane. Hantée par le destin traumatique de sa lignée maternelle, les émotions et le plaisir muselés, la chanteuse réussit à remonter sur scène. Après son séjour à l'hôpital, son Blues s'est fait plus sombre et dur, chargé d'une colère qui l'écarte de l'emprise masculine sur son corps et sa liberté.

À travers la voix éructée des tripes de son héroïne, Gayl Jones parle des répercussions dévastatrices de l'esclavage sur plusieurs générations dans l'établissement des relations intimes. Son texte puissant aborde, sans détour, les questions du désir charnel, de l'attachement, de l'instabilité affective, de l'ambivalence de l'amour-haine et des violences conjugales. Sont évoqués aussi en filigranes, les thèmes de grossesses désirées ou non, du lesbianisme et de la survie économique par de petits boulots. Autant de sujets cruciaux pour la condition féminine afro-américaine, qui interpellent et inspirent les Blueswomen depuis un siècle. Une fiction accrocheuse, dans une langue crue, sans ambages, à la manière d'une Lucille Bogan.

Monique Pouget

